

Michellozzo, et d'autres encore : c'étaient là des instituteurs. Ses maîtres véritables sont Marsile Ficin, Politien et Pic de la Mirandole, qui le prirent au sortir de l'enfance, quand sa raison commençait à se développer, et le formèrent aux lettres humaines, dans ces conversations de tous les soirs, au palais de Laurent, où Jean assistait dès l'âge de neuf ans. Ce sont trois grandes et nobles intelligences qu'il nous faut étudier, car elles nous serviront à comprendre l'enfant devenu pape (1).

(1) Pavinius, Vita Leonis X. — Mencke, Vita Polit. — Bayle, art. Léon X. — Roscœ, Vie et Pontificat de Léon X, t. I. — Imm. Fichte, de Philosophiæ novæ platoniciæ origine, in-8°, Berlin, 1818. — Kerl, de Causis alieni platoniorum recentiorum à religione christianâ animi, in-4. — Leipzig, 1785.

CHAPITRE II.

LES MAITRES DE JEAN DE MÉDICIS. — MARCILE FICIN. — PIC DE LA MIRANDOLE. — POLITIEN.

MARSILE FICIN, enfant, adolescent. — Il traduit Platon et refait sa version, d'après les conseils de Musurus. — Il explique en chaire les doctrines du philosophe. — Son disciple Mercati. — PIC DE LA MIRANDOLE. — Son portrait tracé par son neveu. — Il étudie à Bologne. — Se met à parcourir le monde. — Est trompé par des juifs. — Son voyage à Rome. — Il est accusé d'hérésie et protégé par Innocent VIII. — Accusé de nouveau à la mort de ce pape, et défendu par Alexandre VI. — Ses sentiments religieux. — POLITIEN. — Sa villa de Fiesole. — Ses goûts littéraires. — Il professe l'éloquence latine à Florence. — Son portrait, par Paul Jove. — Ses Sylves. — Idée de son style. — Sa liaison avec Laurent. — Influence de ces lettrés sur Jean de Médicis.

I. MARSILE FICIN.

Marsile Ficin naquit à Florence en 1433, « dans ce » siècle d'or, » comme il le dit, où les lettres à demi » mortes, se réveillaient à la voix des Médicis (1). » Melchisédech, le grand prêtre ajoute-t-il, dans sa « Triple Vie, » eut à peine un père; moi, pauvre petit prêtre, j'en comptai jusqu'à deux (2), Ficin le médecin et Cosme de Médicis. Quand il fut baptisé, le curé ne put s'empêcher de sourire à la vue de ce corpuscule d'enfant qui aurait tenu dans un soulier de femme. Grâce aux soins de la science, Marsile triompha d'une foule de maladies qui vinrent le tourmenter dès son

(1) Quo tandem seculo aureo liberales disciplinas fermè jam extinctas Florentiæ in lucem eduxerat. Ep., l. xi.

(2) Melchisedech summus ille sacerdos unam vix matrem, unum vix patrem habuit : ego sacerdos minimus patres habui duos : Ficinum medicum . Cosmum Medicem. — De Triplici Vitâ.

berceau. A douze ans, il commença de sérieuses études. Sa mémoire était prompte, son imagination vive, ses instincts poétiques. Il aimait Virgile de prédilection, et son bonheur était de réciter quelques vers des Géorgiques, le matin, sur les bords de l'Arno. Toute sa vie, il eut besoin de soleil pour composer. Quant le ciel se voilait de nuages, son cerveau rebelle n'obéissait que difficilement aux exigences de sa pensée. Il travaillait fort avant dans la nuit, mais seulement à des œuvres de recherches ou de révision ; le matin était à l'inspiration. Cosme, ainsi que nous l'avons dit, lui fit présent d'une petite lampe, devenue depuis si célèbre. Les livres de sa bibliothèque avaient été achetés également par le prince, qui ne s'était pas trompé sur l'avenir de Marsile.

Un moment toutefois l'enfant fut menacé d'être arrêté sur cette route de lumière qu'il avait rêvée. Son père voulait en faire un médecin. Cosme sourit à cette idée : « Le ciel, » dit-il au docteur, « vous a créé pour guérir les corps, mais votre fils est destiné de Dieu à guérir les âmes (1). » Il n'y avait rien à répondre. Marsile revint à son soleil et à ses livres.

On avait apporté de Venise à Florence divers manuscrits de Platon : Cosme en acheta quelques-uns dont il fit présent à son protégé, qui, dès ce moment, délaissa les Muses pour la philosophie. Dans sa ferveur pour Platon, l'adolescent oubliait l'heure des repas, ses amis, son Mécène, et Florence elle-même. Cosme cependant entretenait toujours le feu de la petite lampe qui brûlait plus longtemps que de coutume. Les veilles nocturnes de Ficin étaient si longues, qu'il tomba dans un véritable marasme : on craignait pour ses jours. La voix de l'amitié eut peine à faire comprendre à l'écolier qu'un peu de repos lui était nécessaire pour

(1) Tu ei se' stato dal cielo conceduto per curare i corpi, ma cotesto tuo figlio è destinato per certo a curar gli animi. — Tiraboschi, Storia della letteratura Ital., t. VI, p. 1, 367, 372.

rétablir des forces épuisées par l'étude. Marsile céda, et renonça pour quelques mois à ses chants du matin, à ses promenades sur les bords du fleuve, à ses causeries avec les humanistes florentins, à ses visites, à son protecteur, à Platon, son maître : la santé revint. C'était en 1456. Après deux années entières employées à sonder les mystères de la nouvelle philosophie, Marsile vint au palais pour lire, devant une docte assemblée dont Cosme était le président, quelques pages des Institutions platoniciennes, qu'il avait divisées en quatre livres, et qu'il se proposait de mettre bientôt sous presse. La lecture achevée, Cosme hocha la tête en souriant. Marsile compris le signe muet, ferma son manuscrit, dit adieu à ces rêves de gloire qui l'avaient soutenu pendant son travail, et promit, avant de rien publier, d'apprendre le grec, qu'il ne savait qu'imparfaitement. Il avait alors vingt-trois ans (1). Il tint parole. Platina, dit-on, fut le nouveau maître qu'il choisit : ses progrès furent rapides. Cette fois, il pouvait faire à son aise des songes, car il connaissait la langue hellénique comme un rapsode de Samos. Il refait sa version, et c'est au juge le plus compétent qu'il veut la montrer, à Marcus Musurus, le maître de Lascaris. Il apportait avec lui deux ou trois feuillets de sa traduction nouvelle. Musurus, en lisant ces belles pages, écrites avec une patience de calligraphe ou de jeune fille, s'amusait à jouer avec son écritoire. Ficin, impatienté, interrompt le lecteur : — Voyons donc, lui demande-t-il d'un ton suppliant, qu'en pensez-vous ? — Voilà, dit Musurus en répandant l'encre en guise de poudre d'or sur le manuscrit qu'il rend tout noir à l'auteur (2). Tout autre que Ficin se serait emporté : heureusement il avait lu dans le Timée d'admirables préceptes sur la colère, et il n'aurait pas voulu pécher contre Platon. Donc, sans mot dire, il retourne à la petite habitation rurale que Cosme lui a donnée dans la villa

(1) Epist. Fic. ad Val., l. II. — Brucker, t. IV, p. 50.

(2) Nicéron, Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres, t. V, p. 214-225.

Careggi (1), et se remet une troisième fois à l'ouvrage. L'œuvre s'étend, grandit et reste cachée aux regards jusqu'à l'époque de la mort de son bienfaiteur. Pierre venait de succéder à Cosme, et Ficin ne s'était pas aperçu du changement de règne : heureusement pour les lettres, la dynastie des Médicis avait encore de longs jours à vivre. Pierre avait voulu continuer Cosme : par ses soins, une chaire s'éleva où Marsile monta pour expliquer Platon (2). On ne se douterait pas de toutes les belles choses qu'il trouvait dans le fils d'Ariston : la sainte Trinité, le Verbe fait chair, la Création, l'Eucharistie. Il faisait du philosophe un génie céleste qui avait eu l'intuition des mystères enfermés dans nos saints livres. Est-il besoin de dire qu'il plaçait dans son paradis l'écrivain antique que Jésus-Christ, dans sa descente aux enfers, venait arracher aux limbes purificateurs, pour le couronner de l'aurole de bienheureux ? Il avait renoncé aux formules de salutation ordinaire, et il n'appelaient ses auditeurs que mes frères en Platon. A ses yeux, le Criton était un second Évangile tombé du ciel. Ses élèves partageaient son fol enthousiasme (3).

Reuchlin et Agrippa (4), après avoir suivi ses leçons, quittèrent Florence pour retourner en Allemagne. L'Allemagne devait, à son tour, opérer sa résurrection intellectuelle, mais en oubliant et quelquefois en calomniant la terre où ses enfants avaient reçu la lumière (5).

Parmi les auditeurs de Ficin, Michel Mercati se faisait remarquer par une expression indicible de mélancolie qu'il portait constamment aux leçons du professeur : il doutait. L'avenir le tourmentait, et l'existence de l'âme après cette

(1) Tiraboschi, loc. cit.

(2) Bandini, in not. ad Vit. Ficini, p. 28.

(3) Tiraboschi, loc. cit. — Buhle, Hist. de la philosophie, t. II, a donné de longs et curieux détails sur la philosophie de Ficin.

(4) Brucker, t. IV, p. 55.

(5) Voir ce que dit de Reuchlin, Weislinger dans son *Huttenus delatatus*. Constanz, 1730, p. 31 et suiv.

vie était un problème dont il demandait vainement la solution à ses savants amis : ses amis le ramenaient toujours à Platon. Malheureux qui ne savait pas lire l'immortalité de la pensée dans cette intelligence qui, chaque semaine, développait si chaudement en chaire les harmonies du monde spiritualiste ! Il avait besoin de croire cependant, car le doute le faisait souffrir. Un jour qu'il discutait avec Ficin sur les destinées futures de l'homme : — Maître, lui dit-il, faisons un pacte. — Et lequel ? répondit le professeur. — Que celui qui mourra le premier vienne dire à l'autre s'il y a quelque chose là-haut ; et, en prononçant ces mots, Mercati regardait tristement le ciel. Ficin prit la main de Mercati, et inclina la tête.

L'historien continue ainsi ce récit, qui rappelle une ballade de Burger :

« A quelque temps de là, un matin, quand tout dormait dans Florence, Mercati est réveillé par le bruit des pas d'un cheval et la voix rauque d'un cavalier qui crie : Mercati ! L'homme du doute se lève, entr'ouvre sa fenêtre et aperçoit, sur un cheval blanc, un fantôme qui du doigt lui montre le ciel, en murmurant : « Michel ! Michel ! cela est vrai (1) ! » Mercati descend précipitamment l'escalier, pousse la porte, regarde de tous côtés ; la vision avait disparu.

Il se rappelle alors le pacte qu'il avait fait avec Ficin, et prend le chemin de la demeure du néoplatonicien. Il frappe. — Que voulez-vous ? demande une vieille femme. — Parler à mon ami Ficin. — Mon maître vient de mourir, dit la servante ; priez Dieu pour son âme (2). »

Le légendaire termine là son drame, sans nous dire si Mercati continua de douter (3).

(1) O Michael, o Michael, vera, vera sunt illa ! Ad vocem amici Michael admiratus fenestramque aperiens, quem audierat vidit post terga, ad cursum iterum acto equo. — Marc. Zwerii Boxhornii, Monumenta illustrium virorum et elogia. Amstelodami, 1638, in-4^o, p. 44.

(2) Baronius, Annal. eccl. ad annum 411. — Nicéron, loc. cit.

(3) Sur Ficin consulter : Schelhorn, *Amenitates litt.*, t. I. — Brucker,

II. JEAN PIC DE LA MIRANDOLE (1).

A côté de cette âme inquiète venait quelquefois s'asseoir, attentive à la parole du maître commun, une autre intelligence, à la recherche également de la vérité, mais prête à l'embrasser quand elle aurait eu le bonheur de la trouver. Aux yeux du monde, Dieu en avait fait une créature d'élite : c'était quelque chose de plus beau peut-être que Raphaël. « Pic de la Mirandole, » nous dit son neveu, « avait la taille souple et élancée, les chairs d'un blanc mat, l'œil d'un bleu marin, la chevelure blonde et touffue, les dents d'une blancheur de perle. Il y avait dans toute sa personne un mélange de douceur angélique, de pudique modestie, de bienveillance attrayante qui charmait les regards et attirait les cœurs (2). » A ces dons un peu trop féminins, Pic en joignait d'autres plus dignes d'être célébrés : une imagination orientale, une parole colorée, une âme d'artiste, qui se laissait emporter à toutes les émotions de la peinture, de la musique ou de l'éloquence ; une sensibilité exquise, et par-dessus tout une mémoire qui tenait du prodige. On lui lisait une page d'Homère, et il la répétait en changeant l'ordre des vers. Quelques mois lui suffisaient pour posséder le dictionnaire entier d'un idiome : à dix-huit ans, il savait vingt-deux langues (3). Parfois, après ses repas, il improvisait devant son commensal Benivieni tout un nouveau chant de

Hist. crit. phil., t. IV, p. 49 et suiv. — Elogi degl' illustri Fiorentini, t. I. — Giovanni Corsi Vita, etc.

(1) Joannis Pici Mirandulæ Vita, per Joannem Franciscum illustr. princip. Pici filium conscripta, en tête des œuvres de J. Pic. Basle, 1601, t. I. — Voir le portrait du même écrivain, tracé par Politien dans les *Miscell.*, cent. 1, c. 105.

(2) Joannis Pici Mirandulæ Vita, en tête de l'édition de Basle, 1601.

(3) All' età di 18 anni sapeva perfettamente 22 lingue, cosa che ad alcuni è sembrata incredibile. — Luigi Bossi, *Annotazioni, ecc.*, alla Vita di Leone X, t. IX, p. 235.

l'Enfer ou du Paradis ; et, le lendemain, Florence, dans l'admiration, ne savait que saluer, dès vers de Dante, son vieux poète, retrouvé après trois siècles, ou du mensonge de son improvisateur.

Son père, seigneur de la Mirandole, voulut qu'il étudiât à Bologne. Le droit canon, qu'on enseignait à cette université, ne pouvait plaire à une imagination comme la sienne. Pic aimait par-dessus tout l'air et la liberté. Il ferma ses livres et courut le monde. Comme Luther, quelques années plus tard, il cheminait à pied, sans autre boussole le jour que l'horizon, et la nuit que les étoiles, le havre-sac sur le dos, le bâton de pèlerin à la main. Mais tandis que le fils du mineur de Mœhra s'arrêtait, au bas de chaque fenêtre, pour demander le pain du bon Dieu (1), le fils de Gianfrancesco, la bourse pleine, le cœur joyeux, sûr de la Providence et de son chemin, errait à l'aventure, se mêlant à ces processions d'écoliers dont les routes universitaires étaient embarrassées, couchant sous la tente de toile du bohémien qui faisait métier de dire l'avenir, ou enfourchant le cheval qu'un reître lui avait vendu pour vivre. Partout il dépensait follement son argent, ruinait sa santé, compromettait son existence au milieu de cette société mouvante de verriers, de forgerons, de sorciers, de magistrats, de prêtres, de jeunes filles, dont il étudiait les mœurs, les habitudes, les superstitions ; on le vit donner la moitié de son or pour quelques pages de la grammaire d'un idiome qu'il apprenait chemin faisant, et qu'il parlait au bout de quelques mois. Cette vie de mouvements matériels et spiritualistes convenait à cet adolescent amoureux fou de ce fantôme nuageux et insaisissable qu'on appelle, dans la langue de la physique, feu follet, et gloire dans celle de l'artiste. Marche, pauvre jeune homme, puisque marcher est ton châtement ; mais, quand il en sera temps, Dieu saura bien l'arrêter !

Malheureusement, comme toutes les natures vaniteuses,

(1) Mathesius, *Vita Lutheri*. — Histoire de Luther, t. I, ch. 1.

Pic aimait à prêter l'oreille à la louange et se laissait prendre au piège de la flatterie. Il voyageait, suivant sa coutume, quand il vit venir de loin une caravane d'Israélites à longues barbes et à robes flottantes, qui allaient de ville en ville pour vendre des manuscrits recueillis dans leurs pérégrinations. On s'assied sur l'herbe, on parle, on dispute. Pic est dans l'enchantement. On lui offre soixante codices hébreux, composés par Esdras, et qui renferment, lui dit-on, les arcanes de la philosophie cabalistique (1). A cette époque de curieuses investigations, c'était une opinion accréditée que le peuple juif gardait cachée, dans des livres fermés aux profanes, la doctrine des mages de l'ancienne loi. Comme le Faust de Goëthe, Pic croyait trouver dans un parchemin « la source où l'âme peut apaiser sa soif éternelle. » Il ne se doutait pas encore que les mystères de la vie humaine, de sa destinée, de son avenir, sont écrits en lettres d'or dans un livre que le Christ nous a légué en mourant : l'Évangile était à ses pieds, et il ne se baissait pas pour le ramasser. Jugez de la joie de notre Ahasvérus, quand, au prix de tout ce qu'il possédait de monnaie dans sa bourse de cuir, il se crut en possession de secrets dont, à son tour, il pourrait faire l'aumône à ses semblables ; car il était généreux comme on l'est à son âge. On devine qu'il avait été trompé (2). Ces traditions d'Esdras n'étaient qu'un amas de gloses dérobées au Talmud, aux écrits des rêveurs de l'Arabie et de la Grèce ; mais c'était pour lui de l'or et de la lumière. Le voilà donc heureux : il prend le chemin de la capitale du monde chrétien. C'est là qu'il se propose de convier à un cénacle philosophique toutes les intelligences de l'Europe (3). A Rome, où régnait Innocent VIII, protecteur des lettres, Pic fut accueilli avec enthousiasme. Il étonna le pape et le sacré collège par sa science lexicolo-

(1) Apologia, etc., opera Pici, p. 123, t. I, Basil.

(2) Meiners, Lebensbeschreibungen berühmter Männer, t. II, p. 21 et suiv.

(3) Tiraboschi, t. VI, p. 1 et 375.

gique ; il répondait en hébreu, en chaldéen, en grec, en latin, et dans presque tous les idiomes vivants. Sans perdre un moment, il se mit à formuler neuf cents thèses, chacune formée de diverses propositions, qu'il jetait comme autant de défis au monde des théologiens et des philosophes. Il y avait dans ces thèses de la physique, de l'histoire naturelle, de la médecine, de la théologie, de la cabale. Aristote y était accouplé à Isaac de Narbonne, Platon à Abamanon de Babylone, saint Thomas à Moïse l'Égyptien, Scot à Mahomet de Tolède, saint Augustin à Adélano l'Arabe (1). Vient maintenant les disputeurs, Pic est tout prêt : voilà du pain, du vin, un bon lit, qu'il leur offre dans l'hôtellerie de la grande route ; personne ne se présenta. Il se mit à chercher à travers les rues de Rome ; personne non plus qui voulût se commettre avec un tel jouteur. Que faire ? publier ses thèses : c'est le parti qu'il prit. Mais il avait irrité l'amour-propre des savants : l'amour-propre essaya de se venger. On fouilla dans ce chaos de propositions ; on en tira treize, qu'on déféra au souverain pontife, comme entachées d'hérésie. A ce mot de funèbre présage, notre Juif errant s'émeut et s'agenouille pour prier, les mains jointes, celui qui lit au fond des cœurs de le défendre contre les préventions ou la jalousie de ses ennemis. La prière était trop ardente pour qu'elle ne fût pas écoutée. Innocent VIII lut cette apologie, écrite avec une foi tout enfantine ; il en fut touché, et défendit d'inquiéter Pic de Mirandole (2). On se tut, et la papauté eut la gloire de protéger la liberté de penser dans une des plus hardies intelligences de l'époque. C'est un beau triomphe pour la tiare. Voltaire n'en a pas parlé : notre devoir, à nous, était d'en rappeler le souvenir.

(1) Paul. Colomesius, Ital. orientalis, p. 42. — Niceron, loc. cit.

(2) Dichiarando che non perciò dovea recarsi molestia alcuna a Giovanni, nè crederlo reo d'eresia, poichè avea protestato con giuramento di credere in ogni cosa al giudizio che ne desse la Chiesa. — Tiraboschi, t. VI, p. 375-376.

Jeune encore, il riait de ses amis qu'il voyait courir comme de véritables enfants après des bulles de savon. Un jour qu'Ange Politien chantait en poète le bonheur que procurent les lettres : — Insensé, lui dit-il en se penchant sur l'épaule de son maître, tu te fatigues à chercher dans la science ce que tu ne saurais trouver que dans l'amour divin (1) !

Parfois cependant il sentait en son âme l'aiguillon de la vanité : il regardait autour de lui sur sa table de travail, où reposait une cassette d'ébène, et il disait à Benivieni : — Je ne conçois pas le péché de murmure contre Dieu, à moins cependant que je ne perdisse cette petite boîte où sont enfermées mes élucubrations (2).

La science moderne, en ouvrant la cassette du mort, a souri de pitié. Elle hausse les épaules quand on lui parle aujourd'hui du bruit que Pic fit autrefois parmi ses contemporains ; elle se moque du titre de monarque de la cabale qu'on lui donnait ; elle conteste même, dans son dénigrant scepticisme, jusqu'à ce don de vingt-deux langues que l'Esprit-Saint aurait déposé dans ce merveilleux cerveau ! Passons-lui son sourire, son incrédulité et ses moqueries. Pic, quoi qu'elle en dise, n'en restera pas moins une des individualités les plus puissantes du quinzième siècle. Dans ses thèses *de omni re scibili*, s'il y a du sable, il y a de belles perles aussi. En traitant des animaux et des plantes, Pic enseigne que leurs germes se développent à l'aide d'une vertu prolifique : pressentiment instinctif de la décomposition des corps et du principe de l'organisme vital. Tout en s'élevant contre l'astrologie judiciaire, il affirme que le magicien antique, c'est-à-dire le sage, possédait de véritables notions sur les phénomènes naturels ; qu'au ciel et sur la

(1) *Malum semper per cognitionem nunquam invenire quod quærimus, quàm amando possidere id quod non amando frustra etiam non inveniretur.* — J. Pici Mir. Vita. Basil. 1601.

(2) *Nisi serinia quædam deperirent quibus elucubrations ejus et vigiliæ reconditæ stipabantur.* — Ibid.

terre il n'existe pas de force cachée que la science ne puisse s'approprier : et, parmi ces forces occultes que l'homme un jour maîtrisera inévitablement, il semble indiquer la vapeur, l'électricité et le magnétisme (1).

Pic n'avait-il pas raison de trembler pour sa cassette ? Que de trésors elle enfermerait s'il eût vécu de nos jours ?

Il dut quitter Rome. Cette victoire avait coûté trop d'humiliation à ses adversaires pour qu'il espérât jouir en paix de sa gloire. Il reprit sa vie des champs, il revit son beau soleil, il retrouva sa tente poudreuse, il dormit comme autrefois sous son étoile protectrice, il aspira de nouveau cet air ambiant qui dilatait ses poumons et fertilisait son cerveau. A peine avait-il touché le sol de la France, qu'il apprit à la fois la mort d'Innocent VIII, l'exaltation de Borgia sous le nom d'Alexandre VI, et le réveil de ce spectre coiffé du bonnet de docteur, et qui, de la ville sainte, lui criait : — A Rome, hérétique !

— A Rome donc ! se dit-il.

Heureusement il se rappela qu'avant de ceindre la tiare, Borgia s'était fait applaudir au barreau d'Espagne, et il résolut de demander des juges au souverain pontife. Il y a ici une belle page dans la vie de Borgia. A trois cents lieues de la ville éternelle, un pauvre voyageur, assis tristement dans une misérable auberge de village, prend un peu d'encre et écrit au pape, c'est-à-dire à ce qu'il y au monde de plus grand ; car le pape, comme le remarque Voltaire, c'est l'opinion au moyen âge. Il se plaint qu'on ravive cette tache d'hérésie qu'Innocent VIII avait eu soin de laver lui-même ; il dit que, nourri du lait de la sainte Église romaine, il aime cette Église comme sa nourrice et sa mère ; qu'il veut vivre et mourir catholique ; il demande qu'on lui donne des juges, et proteste de sa soumission et de son obéissance au saint-siège. Alexandre nomme sur-le-champ une commission. L'œuvre des neuf cents proposi-

(1) L. Bossi, *Annotazioni alla Vita di Leone X*, t. IX, p. 235-241.

tions est soumise à un examen sévère. Cette fois, ce sont des théologiens qui ont pris part au mouvement spiritua- liste dont Florence donna le signal, que la papauté a choisis pour présider à l'enquête. L'innocence de Pic est reconnue solennellement. Ce fut un bien beau jour pour notre jeune homme que celui où il put placer en tête de ses thèses la bulle d'Alexandre VI (1)! Sa foi triomphait, il était heureux! Car, dans ce tourbillon de joies mondaines, de voluptés intellectuelles, de rêves et de vanités, où il s'était jeté, jamais il n'avait oublié l'eau de son baptême : l'ange s'était fait homme plus d'une fois, mais les ailes lui restaient. A trente ans, il s'en servait pour remonter au ciel. Las d'errer à travers l'espace, il secouait la poussière des grandes routes, dénouait sa ceinture de cuir, jetait bas son bâton de pèlerin, se réfugiait dans le sanctuaire, et, devant l'autel de la Vierge, disait adieu au monde, aux lettrés, à la cabale, et passait le reste de ses jours dans la prière et l'exercice des vertus les plus austères du christianisme (2).

III. ANGE POLITIEN (3).

Ange Politien a d'autres instincts : vous ne le trouverez pas sur les grands chemins, à la recherche de « cette montagne d'aimant » que Paracelse et Jean de la Mirandole poursuivent presque en même temps. Il habite une villa assise sur le sommet d'une rampe de verdure, d'où l'œil

(1) *Nullum hæresis specimen vel suspicionem aut notam sinistram incurrisse.* — Alexander, servus servorum Dei, nobili viro Johanni Pico, comiti Mirandulæ, xvii junii, 1493.

(2) Hallam, Histoire de la littérature de l'Europe aux xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, t. I, p. 207. — Meiners, p. 14. — Biblioteca modenese, t. IV, p. 95, etc.; t. VI, p. 161, etc.

(3) Ragionamento istorico sopra le collezioni delle Fiorentine Pandette, ecc., del canonico Angelo Maria Bandini, Livorno, 1764, in-4^e, p. 41 et suiv. — Cette dissertation renferme quelques particularités curieuses sur Politien.

domine « la cité méonienne et les longs méandres de l'Arno à travers les campagnes étrusques (1). »

Et dans cette retraite de Fiesole, que Laurent a faite à Politien, il n'y a pas seulement de beaux arbres, de lointains horizons, de fraîches brises; mais du vin, et un vin que le rhéteur vante à son ami Ficin :

« Viens ici, mon cher Ficin, si la chaleur de Careggi te fatigue; accepte l'hospitalité que je t'offre : doux ombrages, bonne chère et vin parfumé, voilà ce que tu trouveras à Fiesole. En fait de vin, tu sais que je suis quelque peu connaisseur : Pic lui-même, avec toute sa science de gourmet, ne m'apprendrait pas grand'chose (2). »

A la cour du Magnifique, nul lettré n'aima les champs d'un amour plus vif : le bruit de Florence tourmentait son cerveau; même lorsque le poète n'avait pas besoin d'inspiration, qu'il ne cherchait ni le mètre ni la quantité; que, les ailes ployées, il travaillait en compilateur à coordonner les Pandectes, il lui fallait le silence de la solitude. C'est derrière des haies d'églantiers, dans une cabane enveloppée d'aubépines, assis à une petite table odorante de fleurs, qu'il a composé presque tous ses ouvrages.

Il était né en 1454, à Monte-Pulciano, et descendait des Cinci ou Ambrogini (3). Quand on eut pour maître de philosophie platonicienne Marcile Ficin, de philosophie aristotélicienne Argyropulo, de grec Andronic le Thessalonicien, de latin Cristoforo-Landino (4), et que, comme Angelo, on naquit avec la passion du travail, avec un cerveau que les plus longues veilles ne peuvent fatiguer, avec une mémoire

(1) Talia Fesuleo lentus meditabar in antro,
Rure sub urbano Medicum quâ mons sacer urbem
Mæoniam longique volumina despicit Arni;
Quâ bonus hospitium felix placidamque quietem
Indulget Laurens.

(2) Vie de Laurent de Médicis, par Roscoë, t. II, p. 173.

(3) Fred. Otto Mencke, Historia vitæ, inque litteras meritorum Angeli Politiani. Leipzig, 1736, in-4^e.

(4) Tiraboschi, t. VI, p. 1071.

qui retient jusqu'à des chiffres, avec une imagination qui illumine jusqu'à l'explication d'un texte, on est sûr de son avenir; on n'a plus besoin que de marcher devant soi : le ciel et la terre vous appartiennent.

A vingt-neuf ans il professait, à Florence, l'éloquence latine. Son cours était fréquenté par une foule d'intelligences qui se sont fait un nom dans les lettres. Pierre Ricci, Varino Favorino, Bernard Ricci, Scipion Cartéromaque étaient ses auditeurs assidus. Jean Pic de la Mirandole vint plus d'une fois pour l'écouter (1). C'est des bancs de son école que sortit cette pléiade d'humanistes dont Érasme a glorifié les travaux : Guillaume Grocin, qui fut depuis professeur de grec à Oxford; Thomas Linacre, l'ami du chancelier Morus; Denis, le frère de Reuchlin; les deux fils de Jean Tessira, chancelier du roi de Portugal. Pic, en rappelant le souvenir de ses triomphes de professeur, ne peut réprimer un mouvement de vanité bien pardonnable à un rhéteur. « Vraiment, écrit-il à l'un de ses amis, je ne sais pas si depuis mille ans maître d'éloquence latine compta pareil nombre d'écoliers (2). » Quand pour la première fois on apercevait en chaire ce professeur, au nez difforme, à l'œil gauche louchant disgracieusement, au col mal emboîté (3), c'est Paul Jove, historien contemporain, qui a tracé cette silhouette, il était impossible de retenir un mouvement involontaire de dépit ou de surprise. Mais lorsque Politien ouvrait la bouche, son organe doux et vibrant, sa parole, véritable bouquet de fleurs, *varios spargens flores*, et sa phrase parfumée de sel attique, *salsa comitas*, avaient bientôt fait oublier les torts de la nature. Il s'enthousiasmait aisément,

(1) Giovanni Pico della Mirandola non isdegnò di onorare talvolta la scuola di Angelo e di sedere tra' suoi discepoli. — Tiraboschi, t. VI, p. 1072.

(2) Quod nescio an alteri Latinorum, dicam enim audacter, mille circiter annos ante contigerit. — Jov. Ep., ep. 1, lib. 9.

(3) Erat facie nequaquam ingenua et liberali, ab enormi praesertim naso subluscoque oculo. — P. Jov. El., c. xxxviii, p. 89.

et savait faire passer dans l'âme de ses auditeurs les émotions diverses qui l'agitaient. Il aimait à expliquer les poètes bucoliques. Trouvait-il quelque allusion au bonheur des champs, il posait son livre et commençait une improvisation pleine de coloris. Il n'oubliait ni la voix susurrante du pin, ni le sifflement du vent qui balance l'ombelle conique du cyprès, ni le gazouillement de l'onde à travers les cailloux colorés, ni les jeux de l'écho qui redit les vers du poète.

Tableau ravissant qu'il faut reproduire dans la langue de l'auteur, faute de pouvoir le traduire (1).

La leçon finie, il prenait souvent par le bras son docte ami Laurent de Médicis, et tous deux s'acheminaient à pied vers Fiesole, par une fraîche soirée dont il chantait les charmes au milieu de la route, pour se reposer (2). C'est à Fiesole qu'il a composé plusieurs de ses *Sylves*, le Rusticus, le Manto, l'Ambra (3), qu'il lisait le lendemain à ses élèves, et qu'on aurait prises pour quelques poèmes antiques, s'il avait songé à surprendre l'oreille par l'imitation de la phraséologie virgilienne. Mais il faut lui rendre cette justice, qu'il ne copie ni ne calque. Il a, comme humaniste, une personnalité latine qu'on ne lui contestera jamais : peut-être même le soin trop vigilant d'écarter de sa phrase tout mot dont la source eût été facile à deviner a-t-il jeté dans sa composition des caprices qui sentent trop l'étude. Son style, sous ce rapport, ressemble assez à sa villa de Fiesole, où, pour faire de l'effet, le jardinier de Laurent émondait au ciseau la haie vive, travaillait en cône le hêtre, emprisonnait le ruisseau, ménageait à l'œil des repos, des surprises, des accidents :

(1) Hic resonat blando tibi pinus amata susurro;
Hic vaga cuniferis insibilat aura cupressis;
Hic scatibus salit et bullantibus incita venis
Pura coloratos interstrepit unda lapillos;
Hic tua vicinis ludit lasciva sub umbris
Jamdudum nostri captatrix carminis Echo.

(2) Fabroni, Vita di Lorenzo de' Medici, t. II, p. 98, 288 et 294.

(3) L'Ambra était une petite île formée par la rivière d'Ombrone, auprès de la maison que Laurent avait à Poggio à Cajano.